

Elisabeth Snyman
French Department, Rand Afrikaans University

L'autobiographie comme introduction à la critique dans l'enseignement du français langue étrangère (niveaux avancés)

ABSTRACT

Curricula designed for the teaching of French as a foreign language usually exclude literary theory, which is considered as a meta-science reserved for first language speakers only. This article postulates that postgraduate (i.e. Honours) students of French as a foreign language should also be introduced to the underlying theories of their discipline. The theoretical debate which surrounds autobiography is proposed as a point of departure to initiate the student into the field of literary criticism. This essay suggests a case for autobiography as a field of study to which a student can relate with greater ease. Theoretical and critical reflection on literature, which is by definition an activity of a highly abstract and academic nature, would thus become more accessible to students whose French is still far from perfect.

Keywords: *autobiography*/autobiographie; *teaching of French as a foreign language*/enseignement du Français Langue Etrangère; *literary criticism*/critique littéraire

Dans les programmes de FLE, l'enseignement de la critique littéraire pose problème. L'approche communicative suivie actuellement partout, proscrit implicitement le genre de méta science qu'est la critique littéraire. Cependant les étudiants de quatrième année (appelée le niveau "Honours" en Afrique du Sud) doivent être initiés aux méthodes de recherches propres à leur discipline, tout comme leurs confrères dans d'autres disciplines faisant des études du même niveau (qualifiées de "postgraduate"). FLE ou pas FLE, un étudiant de niveau avancé qui désire continuer ses études en français (maîtrise ou doctorat) ne peut pas se soustraire à la connaissance des outils de son métier. Le défi d'un enseignant de la critique littéraire française dans un contexte où le français n'est que la troisième langue de ses étudiants est double: faire **comprendre** des contenus très abstraits et difficiles et les faire comprendre **en français** à des clients dont les acquis en français sont loin d'être parfaits. Le but de cette étude est d'explorer l'autobiographie et les différentes réflexions théoriques sur ce genre comme introduction à la critique. Par l'universalité de son sujet,

l'autobiographie s'avère être un genre plus facile à aborder pour un apprenant non francophone (dont le français n'est que la troisième langue), lui permettant ainsi d'ancrer des théories très abstraites, des contenus éminemment académiques, dans son vécu quotidien.

Un point de départ logique d'un cours de critique basé sur l'autobiographie serait de demander à l'étudiant d'envisager la rédaction du récit de sa vie, ce qui l'obligera à se questionner sur ses propres d'attentes. Qu'est-ce qu'il choisirait d'insérer dans une telle récapitulation de sa vie? Comment en aborderait-il la narration? Croit-il pouvoir ainsi donner une image fidèle de l'individu qu'il pense être? Après cette mise en situation, on peut introduire la définition théorique de l'autobiographie de Philippe Lejeune, définition souvent prise comme point de départ des études sur l'autobiographie et que nous devons brièvement exposer ici afin d'illustrer notre propos.

Pour Lejeune, l'autobiographie est un “[r]écit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité” (1975: 14). Lejeune ajoute encore une qualification à sa définition dont il faut tenir compte: “Pour qu'il y ait autobiographie [...], il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage” (*ibid.*: 15), identité signalée dans la plupart des cas par l'emploi de la première personne, et par un seul nom qui renvoie à la fois à l'auteur, au narrateur et au personnage.

La notion de l'identité commune permet à Lejeune d'arriver à son concept capital du “pacte autobiographique”. En plaçant son nom sur la couverture d'une autobiographie, l'auteur noue un pacte avec le lecteur, qui garantit la nature autobiographique du texte. A partir de ces éléments de base, Philippe Lejeune dresse une grille pour “classer tous les cas possibles” d'autobiographies (*ibid.*: 28).

La définition de Lejeune accorde une place primordiale à la nature référentielle du genre. Comme la biographie, l'autobiographie se réfère à quelqu'un et à une vie qui existent en dehors du texte. Ce genre prétend pouvoir être soumis «à une épreuve de *vérification*» (1975: 36). Le pacte référentiel implique que l'autobiographe, tout comme l'historien, le journaliste ou le géographe, va dire la “vérité” sur son sujet dans la mesure du possible.

Une enquête menée par Lejeune sur des manuels et des guides qui enseignent des méthodes de rédaction d'un récit de vie, lui a permis d'isoler certains éléments constants censés faire partie de l'écriture de soi (1986: 222). Il s'agit par exemple des origines de l'auteur/narrateur, ainsi que des moments qui constituent des seuils ou des initiations importantes dans la vie du protagoniste (*ibid.*: 229).

Comment relier tout cela à la critique littéraire? Point n'est besoin de rappeler que la théorie de Lejeune est axée sur une conception conventionnelle du langage qui accepte que le moi qui raconte sa vie dans le texte existe dans toute sa cohérence et son unité avant de s'exprimer dans le langage. Cette opinion sur le langage est normalement partagée par l'apprenant formé selon l'approche communicative, approche qui vise surtout l'acquisition de la langue et non pas la mise en question de l'aspect référentiel du langage. Ainsi pour nos étudiants le langage peut-il représenter le monde en dehors du texte, c'est-à-dire aussi le moi et son existence.

Enfin les précisions sur l'autobiographie faites par Lejeune, la grille qu'il dresse pour rendre compte de toutes les formes possibles du genre et la notion d'éléments constants, s'inscrivent dans le cadre d'une approche structuraliste du texte (la ressemblance avec les grilles de Gérard Genette dans *Figures III* est frappante). C'est une approche qui se concentre sur les structures internes du texte, sur les règles qui déterminent le fonctionnement du signifiant. Il s'agit d'une narratologie du genre, des aspects communs qui rendent possible la production du sens et la production d'un tel texte. Tout ceci peut constituer une première rencontre, à la fois agréable et facile à comprendre, avec le structuralisme.

Pour enrichir la compréhension de l'évolution historique du genre, l'enseignant peut introduire les écrits de George Gusdorf, pionnier de la réflexion critique sur l'autobiographie. L'essentiel des travaux de Gusdorf sur le genre se trouve dans "Conditions et limites de l'autobiographie"¹, publié en 1956. L'enquête de Gusdorf, portant plutôt sur le phénomène plus vaste de l'écriture de soi, qu'uniquement sur l'autobiographie, isole les *Confessions* de St Augustin, et non pas celles de Rousseau, comme la première manifestation de l'autobiographie proprement dite. Gusdorf fait remarquer que ce genre n'est pas universel: dans ses origines il semble être un phénomène particulier de la mentalité occidentale. Le désir de raconter sa vie passée n'est pas naturel à l'homme en général, mais suppose une conscience de soi comme individu singulier, unique, dont l'existence personnelle est significative et digne de l'attention des autres. Cette conscience de soi est un produit spécifique de la civilisation occidentale (*in* Lejeune, 1971: 217). Dans un bref survol de l'histoire de l'Occident depuis le début de l'ère chrétienne, Gusdorf trace les grandes lignes selon lesquelles cette conscience s'est développée.

L'examen de conscience et la confession exigés par le christianisme, jouent un rôle important dans la formation du concept d'un homme qui se penche sur son passé pour juger chaque action, chaque intention dans un dialogue avec Dieu. Les sources secrètes de la vie personnelle de n'importe quel être humain sont importantes, parce que l'existence terrestre détermine son sort éternel. La pratique de la confession oblige l'individu à donner une version stylisée et systématique de son passé (*in* Olney, 1980: 33).

Au cours de l'histoire, l'homme occidental abandonne les explications mythologiques de l'existence pour découvrir à la fin du Moyen Age qu'il est un agent responsable opérant dans l'histoire (*in* Lejeune, 1971: 219). La notion du personnage historique émerge, dont on veut fixer le souvenir au moyen de statues, de monuments mais aussi par des textes que l'on qualifierait aujourd'hui de biographies. Quand l'autobiographie apparaît, cette pratique "biographique" de présenter la vie de l'extérieur est complétée par une présentation de l'intérieur. Pour Gusdorf ceci implique une révolution spirituelle parce que l'historien se prend lui-même comme objet. Cet objet n'a plus besoin d'être une grande figure historique: ni Montaigne ni Rousseau, rappelle Gusdorf, n'étaient de naissance noble et pourtant ils considéraient leur vie comme digne de servir d'exemple aux autres (*in* Olney, 1980: 33). La Renaissance libère aussi l'homme de son angoisse métaphysique: il se confesse sans se repentir (Montaigne), et son sens nouvellement acquis de sa propre individualité se combine au désir d'être sincère (Montaigne et Rousseau). La période romantique, avec son intérêt pour l'homme de génie et sa croyance en l'individu exceptionnel, renouvelle l'intérêt pour l'autobiographie (*ibid.*: 34).

Cet aperçu historique de Gusdorf sert à souligner le lien étroit entre l'histoire de la civilisation occidentale et le phénomène de l'autobiographie. Ainsi peut-on amener l'étudiant à comprendre que la façon dont le sujet se perçoit détermine s'il va se considérer digne d'être l'objet de son propre discours et comment il va parler de lui-même. Ces cours sur l'autobiographie ont comme objectif de démontrer que la conception du sujet caractérise non seulement l'écriture autobiographique mais aussi la réflexion théorique sur l'autobiographie.

¹. Cet article de Gusdorf fut publié en 1956, en français, dans *Formen der Selbstdarstellung: Analekten zu einer Geschichte der literarischen Selbstportraits* (ed. Reichenkron, G & Haase, E.). Par la suite, Philippe Lejeune l'inclut dans *L'autobiographie en France*, publié en 1971. Toutes les citations françaises se référant à cette étude de Gusdorf, viennent de la publication de 1971. Malheureusement Lejeune omit (sans le signaler au lecteur) deux pages du texte original de Gusdorf, pages qui contiennent une information historique importante pour notre étude. N'ayant pas pu nous procurer une copie du texte publié en 1956, nous sommes obligée pour cette information de nous référer à la traduction anglaise de l'article, publiée en 1980 par Olney dans *Autobiography. Essays Theoretical and Critical*.

Il faut aussi faire remarquer à l'étudiant que Gusdorf se base sur son survol de l'histoire de l'autobiographie pour déduire certaines conditions du genre qui se résument par les arguments suivants: quand l'auteur d'une autobiographie raconte sa propre histoire il est impossible de la présenter objectivement. Pour Gusdorf, l'autobiographe se reconstruit, imposant une unité et une cohérence à sa vie passée, car l'intention fondamentale de toute cette activité est d'arriver à une connaissance de soi (*in* Lejeune, 1971: 226). La conscience y joue un rôle capital: l'autobiographie implique une seconde lecture de l'expérience vécue, plus vraie que la première, parce que la conscience qui y réfléchit, s'y ajoute (*ibid.*: 227). Cette recherche de la cohérence de la part d'une conscience révèle la "vérité" de l'homme qui écrit, découvrant la structure secrète de son être: "Et cette structure secrète est pour lui le présupposé implicite de toute connaissance possible, dans quelque ordre que ce soit. D'où la place centrale de l'autobiographie, en particulier dans le domaine littéraire" (*ibid.*: 236). Il est intéressant de remarquer que Gusdorf, un des premiers théoriciens du genre, confère ici un rôle épistémologique primordial à l'autobiographie, tandis que le statut littéraire de cette forme d'écriture de soi n'a été que très récemment reconnu d'une façon plus générale.

L'enseignant doit indiquer aux étudiants que la définition de l'autobiographie comme texte révélateur du for intérieur le plus secret de l'auteur, permet à Gusdorf de dépasser un des problèmes du genre souvent débattus par les théoriciens, notamment celui de la véracité historique de l'autobiographie. Gusdorf insiste sur la valeur littéraire du texte, valeur qui lui confère déjà une raison d'être valable et qui ne dépend pas de son rapport avec la réalité historique sur laquelle il se base. A cause de la cohérence imposée à partir du présent de l'écriture, des déformations et des lacunes vont inévitablement surgir dans ce dont on se souvient, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui importe c'est la valeur littéraire, constituée par des images dont l'auteur se sert pour se présenter et pour présenter le monde, car elles attestent cette autre vérité, celle "de l'homme" (*ibid.*: 233). Il y a quelque chose qui est encore plus important que la valeur littéraire, notamment une certaine signification anthropologique dans laquelle réside l'essence de l'autobiographie. Le critique peut trouver cette signification, si

au lieu de vérifier la correction matérielle du récit ou de mettre en lumière sa valeur artistique, [il] s'efforce d'en dégager la signification intime et personnelle, en le considérant comme le symbole, en quelque sorte, ou la parabole, d'une conscience en quête de sa propre vérité. (*Ibid.*: 234)

Une conséquence logique de cette définition de l'autobiographie est que le présent de l'écriture, le moment où s'inscrit la quête de la conscience de la connaissance de soi, est plus important que le passé que l'on se met à raconter. Le passé est invoqué "pour le présent et dans le présent" (*ibid.*: 235), observation qui implique encore une fois que l'exactitude historique a une moindre importance dans l'autobiographie.

Cette délimitation du terrain de l'autobiographie sera complétée par Gusdorf dans *L'auto-biographie* où l'auteur présente un examen profond de chacun des trois axes du genre. Ayant pris conscience de la mise en question contemporaine de la notion du sujet et de la nature référentielle du texte autobiographique, Gusdorf avance que "l'individu concret" auquel le sujet du texte autobiographique se réfère, est "finalement impossible d'éliminer tout à fait, même si son statut n'est pas aisé à définir" (1991: 190). C'est aussi dans *L'auto-biographie* que Gusdorf prête attention à un aspect qu'il n'a pas abordé dans l'article de 1956, notamment celui du langage comme médium de l'autoreprésentation:

Le langage n'est pas monstration de l'identité, mais détournement et falsification; il plaque

sur l'authenticité de chacun des mots d'emprunts, les mots de tout le monde. Un décalage irréductible sépare le langage, qui est de l'ordre de la communication, et l'existence qu'il est censé manifester [...]. La réalité, origine et foyer du sens, se dérobe aux prises des signes et symboles qui prétendent la représenter. (*Ibid.*: 203)

Nonobstant ce manque de correspondance entre le langage et l'identité individuelle que Gusdorf constate, il continue à affirmer que les "écritures du moi, dans leur prétention à rendre compte du moi selon les voies de l'écriture, admettent la compatibilité entre le moi et l'écriture" (*ibid.*: 208). Pour ce théoricien érudit, l'autobiographie en tant que recherche personnelle du sens de la vie, est bel et bien faisable à travers le langage, en dépit de tout: "je me raconte à moi-même la légende de ma vie. Ma part du monde, ma part de vérité, non pas de vérité selon tout le monde, mais ma vérité selon moi" (*ibid.*: 490).

Après avoir examiné deux auteurs représentatifs des conceptions plutôt traditionnelles de l'autobiographie, l'enseignant peut passer aux penseurs poststructuralistes qui considèrent le sujet comme fragmenté, divisé et la référence à une réalité extratextuelle comme une illusion. Leurs théories s'avèrent beaucoup plus difficiles à saisir pour l'étudiant dont la maîtrise imparfaite du français ne permet pas encore la lecture aisée d'un texte de Jacques Derrida par exemple. Un ouvrage plus abordable, qui peut servir comme introduction à toute cette problématique est *Roland Barthes par Roland Barthes*, une soi-disant anti-autobiographie, mais qui en même temps comprend une réflexion approfondie sur la question de la référence du texte à un hors-texte.

Roland Barthes par Roland Barthes a paru en 1975, éditée dans la série célèbre "Ecrivains de toujours". La différence par rapport à l'autobiographie traditionnelle est manifeste dès que l'on prend le livre en main. Le nom de l'auteur fait partie du titre de l'ouvrage, pour annuler toute référence à un écrivain en dehors du texte. Sur la deuxième page de la couverture, l'épigraphe suivante avertit le lecteur de ne pas lire cette autobiographie pour y apprendre quelque chose sur l'homme, Roland Barthes: "Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman". Le texte barthien se constitue de fragments dans lesquels l'auteur commente surtout ce qu'il a écrit, explique sa propre "logosphère", ou médite sur des sujets qui le préoccupent, comme le langage. Par-ci et par-là perce une information que l'on aurait attendue d'une autobiographie: la brève description d'une journée typique de travail, des souvenirs d'école, des jeux d'enfants, le petit détail de l'enlèvement d'un "morceau de côte"² pour guérir Barthes d'une maladie des poumons, la réaction des critiques à ce qu'il a écrit, ses lectures, son parcours intellectuel et les influences qu'il a subies. Pourtant ces détails ne sont pas présentés chronologiquement. La différence capitale d'avec l'autobiographie conventionnelle, réside dans la conception du rapport entre sujet et texte, qu'il convient maintenant de définir.

Pour aborder cette problématique, l'enseignant peut référer l'étudiant à *Critique et Vérité*. Dans cet ouvrage Barthes a déjà postulé que "le sujet n'est pas une plénitude individuelle qu'on a le droit ou non d'évacuer dans le langage [...] mais au contraire un vide autour duquel l'écrivain tresse une parole infiniment transformée [...] en sorte que toute écriture qui ne ment pas désigne, non les attributs intérieurs du sujet, mais son absence" (1966: 70). Cette constatation énigmatique, qui implique qu'un texte autobiographique ne peut pas représenter son auteur, peut être expliquée par un recours à *Roland Barthes par Roland Barthes*. Dans son «anti-autobiographie» Barthes

². Barthes emploie ce terme pour introduire un contraste plein d'humour avec le terme médical "pneumothorax extra-pleural" qui le précède immédiatement dans la phrase.

(1975: 60) s'explique avec une image tirée du domaine de la musique³: il s'est enregistré jouant du piano et a écouté les enregistrements par "curiosité de [s]'entendre". Mais dans la coïncidence de l'écoute et de la musique, il trouve que l'exécuteur de la musique disparaît et qu'"il ne reste plus que la musique". Selon Barthes, cette même abolition du sujet se produit au cours de l'écriture d'une autobiographie. L'auteur qui écrit disparaît devant le texte, qui seul existe:

Je ne cherche pas à mettre mon expression présente au service de ma vérité antérieure [...], je renonce à la poursuite épuisante d'un ancien morceau de moi-même, je ne cherche pas à me restaurer [...]. Ne sais-je pas que *dans le champ du sujet, il n'y a pas de référent*? Le fait (biographique, textuel) s'abolit dans le signifiant, parce qu'il *coïncide* immédiatement avec lui [...]. (*Ibid.*: 60)

Il est significatif de noter que la date de publication de ce texte de Roland Barthes, 1975, coïncide avec celle du *Pacte autobiographique* de Lejeune. Pourtant Barthes conteste l'identité reliant narrateur/personnage et auteur, refuse la recherche de l'authenticité, pour nier en fin de compte la nature référentielle du texte autobiographique.

Cette mise en question de la nature référentielle du langage est inséparable du rapport entre le sujet et le langage tel que Barthes l'envisage. Dans *Roland Barthes par Roland Barthes* il se sert de deux métaphores pour expliquer ce lien complexe: celle de la Méduse et celle de la seiche. La Méduse (*ibid.*: 126) représente le langage des autres, celle de la culture de masse, dont Barthes se sent exclu. Comme ses éponymes, les méduses dans la mer, qui collent à la peau du nageur et la brûlent, la Méduse-Doxa, le langage de la masse, au lieu d'exprimer l'individualité, blesse celui qui y touche.

La seiche par contre représente l'écrivain/l'autobiographe (*ibid.*: 166). L'encre qui sort de son corps est associée à l'acte d'écriture, mais obscurcit en même temps la seiche. Ainsi l'autobiographe disparaît derrière l'écriture. A l'image de la seiche s'ajoute le désir nostalgique d'"un pur discours jubilatoire" (celui des amoureux), "surgi du corps", comme l'encre de la seiche, mais qui au lieu de cacher, devient "enfin l'expression première [...] d'un comblement" (*ibid.*: 116).

Sur la troisième page de la couverture, Barthes termine le texte comme il l'a commencé – avec une inscription dans sa propre écriture:

Et après?

-quoi écrire, maintenant? Pouvez-vous encore écrire quelque chose?
-on écrit avec son désir, et je n'en finis pas de désirer.

La nostalgie d'être capable de s'exprimer (soi, mais surtout ses émotions) dans le langage, persiste chez Barthes, quoi qu'il mette en question la possibilité de le faire. Pour interpréter ces lignes nous nous basons sur un article de J. Gratton qui observe le suivant: "*The general domain of language [...] appears to offer an expressive option, if only Barthes were able to take it. Writing on the other hand, interrupts the passage of affect into code [...]*" (1986: 60). L'écriture, la forme graphique du langage, ne peut pas exprimer la vie affective du sujet, parce qu'elle appartient à la communauté, et non pas à l'individu.

³. Notre interprétation de *Roland Barthes par Roland Barthes* s'est inspirée de celle de P.J. Eakin (1992: 14–23).

La notion d'exprimer ce que l'on a de plus individuel dans le langage se trouve définitivement abolie dans la pensée de Jaques Derrida, considéré comme initiateur de la déconstruction. Les idées élaborées par Derrida peuvent paraître trop hermétiques pour être présentées dans une classe de FLE, même avancée. Néanmoins elles permettent de comprendre certains aspects de notre ère postmoderne dont l'étudiant fait l'expérience chaque jour, mais sur lesquels il n'a peut-être jamais réfléchi d'une façon intellectuelle et systématique. On peut citer comme exemple la mise en question derridienne du concept d'une vérité absolue, qui transcende l'histoire, acceptée par toutes les sciences humaines aujourd'hui, la conscience de la fragmentation de la vie humaine et le refus d'accepter certaines hiérarchies comme par exemple la notion que le masculin serait plus important que le féminin. L'approche autobiographique pourrait rendre plus aisée la lecture de Derrida.

Pour ce faire, il faut commencer par le démantèlement de ce que Derrida appelle "la métaphysique de la présence", et qu'il définit de la façon suivante:

La forme matricielle [de l'histoire de la métaphysique de l'Occident] serait [...] la détermination de l'être comme *présence* à tous les sens de ce mot. On pourrait montrer que tous les noms du fondement, du principe ou du centre ont toujours désigné l'invariant d'une présence (*eidōs, archè, telos, energeia, ousia* (essence, existence, substance, sujet) *aletheia* transcendantalité, conscience, Dieu, homme, etc. (1967a: 411)

Selon Derrida une caractéristique fondamentale de la pensée occidentale est la croyance à quelque entité (présence) absolue, qui garantirait de façon finale le sens de la vie et qui, du même coup, abolirait les incertitudes de l'existence, car "présence" implique aussi "vérité". Cette "métaphysique de la présence" est aussi "logocentrique". D'après Derrida la métaphysique de l'Occident est "centrée sur le "logos", c'est-à-dire qu'elle se fonde sur l'idée d'une vérité ultime, que ce soit Dieu, la Parole, le concept de l'essence, ou un "signifiant transcendantal" qui existe indépendamment de ce qui arrive au cours de l'histoire. Ce "logos" garantirait la signification de tout et tout signe s'y renvoie⁴. Cette "métaphysique de la présence" se manifeste concrètement dans ce que Derrida appelle, le "phonocentrisme", produit d'une "métaphysique de la présence" et terme clé de *De la grammatologie*, terme qu'il définit comme "[p]roximité absolue de la voix et de l'être, de la voix et du sens de l'être, de la voix et de l'idéalité du sens" (1967b: 19). Ce "phonocentrisme" renvoie à une conception courante du langage, normalement partagée par nos étudiants, et qui implique que le locuteur "possède", avant de parler, une signification pleine dans son esprit (son "être") qui s'exprimerait immédiatement quand il parle. Selon Derrida cette façon de voir le langage ne tient pas compte des propriétés spécifiques du médium (1967b: 23). Derrida cite Aristote pour qui 'les sons émis par la voix [...] sont les symboles des états d'âme [...] (1967b: 21). Ce penseur postmoderniste désire ébranler cette forme de la "métaphysique de la présence" de plusieurs façons, entre autres par une déconstruction du concept linguistique du signe⁵.

Il faut expliquer à l'étudiant comment Derrida questionne le rapport entre le signifiant (parlé et écrit) et le signifié, établi par de Saussure, en niant que le signifiant se lie d'une façon univoque à un seul signifié. Il faut souligner que Derrida, partant de la définition de la langue proposée par De

⁴. Pour définir le terme de "logocentrisme" nous nous basons sur les ouvrages de Culler (1982: 92) et d'Eagleton (1983: 131).

⁵. La première partie de *De la Grammatologie* (1967b) est consacrée à cette déconstruction de la conception saussurienne du signe linguistique. Cette déconstruction vise également à la réfutation de la "métaphysique de la présence".

Saussure, notamment que c'est un système de signes dans lequel "il n'y a que des différences sans termes positifs" (De Saussure, 1972: 166), explore surtout la nature différentielle du langage. Au lieu de rendre une certaine signification *présente*, le signifiant réfère à d'autres signifiants pour se perdre dans un jeu de miroirs infini, ce qui diffère en permanence l'établissement d'une signification sûre⁶. Le concept derridien de la "différance" joue sur la double signification du verbe différer: "être différent" et "remettre à un autre temps", car dans la langue la signification dépend d'un jeu de différences mais elle est également toujours différée, n'étant jamais fixe ni sûre.

Transposé dans le domaine du texte vu comme signifiant élaboré, cet argument implique que la textualité d'un texte ne s'efface pas non plus simplement pour invoquer telle ou telle signification, le document écrit ne pouvant jamais en être seulement le miroir transparent. Du même coup la nature référentielle du texte devient moins sûre: si le texte (comme signifiant) ne renvoie qu'à d'autres textes, le hors-texte ne peut plus être représenté d'une façon simplifiée par le texte. Les signes graphiques sur le papier ne sauraient pas exprimer "l'âme" de celui qui les forme. Ainsi peut-on amener l'étudiant à comprendre que selon Derrida, l'autoreprésentation, considérée traditionnellement comme caractéristique de l'autobiographie, est rendue illusoire parce que le "je" a perdu son pouvoir de conjurer dans le texte la présence d'un individu qui a vraiment existé.

Ces concepts derridiens peuvent être illustrés par l'étude de l'ouvrage intitulé *Otobiographies: l'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*, publié en 1984. Dans ce texte, dont la lecture est relativement facile, Derrida démontre combien le rapport entre la vie d'un autobiographe et son autobiographie peut être complexe. Il y fait une lecture originale de l'autobiographie de Nietzsche, intitulée *Ecce Homo*, en déconstruisant l'association étroite que l'on fait normalement entre un nom propre et une personne qui existe/a existé dans la réalité. Dans la préface d'*Ecce Homo*, Nietzsche explique que la disproportion totale entre l'opinion que ses contemporains ont de lui et ce qu'il est véritablement à son propre avis, l'a poussé à rédiger sa propre autobiographie. Derrida explore le décalage entre l'opinion publique sur Nietzsche et l'image qu'il a de lui-même de la façon suivante:

Friedrich Nietzsche, cette identité qu'il revendique, il ne la tient pas d'un contrat avec ses contemporains. Il la reçoit du contrat inouï qu'il a passé avec lui-même. [...] Ce nom est déjà un faux nom. Un pseudonyme et un homonyme qui viendrait dissimuler, sous l'imposture, l'*autre* Friedrich Nietzsche. (*Ibid.*: 47)

La disproportion est si grande que le nom propre devient un pseudonyme, incapable d'être la signature d'un contrat avec ses contemporains. Le pacte avec le lecteur, comme Lejeune l'a conçu, devient douteux dans l'autobiographie nietzschéenne. L'ouvrage se termine par les mots suivants: "M'a-t-on compris? Dionysos en face du crucifié" (*ibid.*: 52). Le commentaire suivant de Derrida explore les complications du nom propre amenées par la suite:

Nietzsche, *Ecce Homo*, le Christ, n'étant pas le Christ, ni même Dionysos, mais plutôt le nom du *contre*, le contre-nom, le combat qui s'appelle entre les deux noms, voilà qui

⁶ Terry Eagleton (1983: 127) donne une explication très claire de ce phénomène: "*The signifier 'boat' gives us the concept or signified 'boat' because it divides itself from the signifier 'moat'. The signified, that is to say, is the product of the difference between two signifiers. But it is also the product of the difference between a lot of signifiers: 'coat', 'boar' 'bolt' and so on. This questions Saussure's view of the sign as a neat symmetrical unity between one signifier and one signified. For the signified 'boat' is really the complex interaction of signifiers, which has no obvious end-point. Meaning is the spin-off of a potentially endless play of signifiers, rather than a concept tied firmly to the tail of a particular signifier*".

suffirait à pluraliser singulièrement le nom propre et le masque homonymique; et à égarer dans un labyrinthe [...] tous les fils du nom. (*Ibid.*: 53)

Le nom propre, devenu multiple, ne peut plus être la signature certifiant l'existence extratextuelle d'une personne réelle.

A la lumière de tous ces éléments qui obscurcissent l'identité de l'auteur, Derrida suggère que Nietzsche va plus loin qu'une récapitulation de ce qui s'est passé dans la vie réelle quand il se raconte sa vie à lui-même et pour lui-même. Il crée plutôt sa vie, ce qui revient à construire une image de son existence au moyen de tropes⁷ (comme par exemple "Dionysos" et "le crucifié").

Ce débat entre les deux positions opposées sur l'autobiographie et le langage, c'est-à-dire entre celle qui affirme que le langage peut représenter le moi et son existence et celle qui conteste que le langage puisse être le medium transparent d'un référent extratextuel, ce débat ouvre aussi la possibilité d'introduire brièvement d'autres courants de la critique littéraire, et puisqu'il s'agit en premier lieu d'un échange d'idées qui n'est pas limité à la France, d'introduire aussi des penseurs non français. Il y a par exemple des chercheurs anglais et américains qui défendent l'existence du genre en avançant que l'autobiographie serait un acte de langage, qui constitue en soi un moment biographique important dans la vie de l'auteur. Un auteur comme Elizabeth Bruss, qui insiste sur la valeur illocutoire de l'autobiographie, envisage le texte autobiographique comme la mise en scène d'une situation de communication. Cette situation comporte typiquement un locuteur et un allocutaire. Le texte contient des marques linguistiques renseignant le lecteur sur la nature de ce rapport: l'intention du locuteur, la réaction qu'il désire provoquer chez son allocutaire, le contexte de la narration, et comment l'acte lui-même se situe par rapport à l'espace et au temps. Ces marques peuvent être analysées par le lecteur comme révélatrices de l'identité de l'auteur.

Comme Lejeune, Bruss prend comme point de départ pour ses arguments la nature référentielle de l'autobiographie, mais propose finalement une approche qui peut s'appliquer au texte autobiographique, même si la référence est suspecte.

Cette théoricienne insiste néanmoins sur une certaine notion de vérité⁸, inhérente à l'autobiographie, qui constitue une valeur importante pour distinguer le genre d'autres formes de prose. Elle explique que le lecteur a le droit de vérifier si l'auteur d'une autobiographie a vraiment existé (ou existe vraiment). Le lecteur peut aussi mettre la véracité des faits narrés par l'auteur à l'épreuve. Le sérieux de cette vérité inhérente à l'autobiographie, est prouvé par le fait que l'on peut tenter un procès à celui qui ferait publier un texte en le faisant passer pour une autobiographie: aujourd'hui encore, quand le statut générique de l'autobiographie est devenu si flou et la capacité référentielle du texte si incertaine, une telle publication est toujours considérée comme une fraude littéraire.

Cependant, ce n'est pas cette conscience de la vérité qui guide Bruss dans son analyse d'autobiographies spécifiques, mais plutôt celle de la valeur illocutoire de l'autobiographie comme acte de langage.

7. Nous employons le mot "trope" d'après le sens donné par *Le petit Robert*: "Figure par laquelle un mot ou une expression sont détournés de leur sens propre". Pour une définition plus élaborée nous avons consulté Fontanier (1977): *Les Figures du discours*. Fontanier distingue deux sortes de tropes: "Des tropes en un seul mot [...]" et "des tropes en plusieurs mots [...]". Les premiers (métonymie, synecdoque, métaphores) "offrent un sens figuré, ou ils n'offrent qu'un sens purement extensif" (77), les derniers (personnification, allégories, mythologisme etc.) "n'offrent pas, comme les tropes en un seul mot, une simple idée, mais une pensée, et ils la présentent avec plus au moins de déguisement ou de détour" (99).

8. Bruss emploie le terme "truth-value" en anglais.

Ces idées de Bruss ouvrent encore un axe de réflexion à l'étudiant pour explorer l'aspect dynamique du discours autobiographique et les propriétés textuelles par lesquelles il se transforme en performance communicative⁹.

Dans la même lignée se trouve un penseur comme Paul John Eakin (1991) qui propose une voie pour sortir de l'impasse théorique dans laquelle Lejeune d'un côté, et Barthes et Derrida de l'autre, nous ont mené. Eakin indique que c'est le texte comme acte de langage, comme invention de soi, comme processus qui se déroule devant les yeux du lecteur, qui devrait être le champ d'investigation du chercheur. Ce que l'autobiographe invente sur lui-même et la façon dont il le fait, peuvent être hautement révélateurs. L'investigation d'Eakin prend comme cible l'acte autobiographique en soi au lieu d'une vérification historique des faits racontés.

Ces réflexions théoriques sur l'autobiographie comme acte de langage, permettent au professeur d'enchaîner sur une autre école de critique importante, celle de l'esthétique de la réception qui analyse le rapport texte/lecteur, représentée en France par un auteur comme Vincent Jouve. Par ce biais on peut amener l'étudiant à assumer son rôle de lecteur et à comprendre que l'horizon d'attente avec lequel il est arrivé en classe au début du cours, formé par d'autres expériences préalables, est tout à fait valable. Même si cette attente était quelque peu naïve, il y a des raisons historiques pour cela que l'on peut analyser.

Un chercheur comme H.P. Abott par exemple trouve que la spécificité de l'autobiographie est déterminée par une certaine attente du lecteur, attente qui permet de distinguer l'autobiographie d'autres textes narratifs, comme le roman. Abott souligne que le lecteur contemporain continue à se demander, dans le cas d'une autobiographie, "comment ceci est-il révélateur de l'auteur?" (1988: 613). Même si ce que l'auteur raconte sur sa vie n'est pas historiquement tout à fait correct, cela n'a pas d'importance parce que *la façon* dont il raconte dévoile son identité.

Pour enrichir le débat on peut indiquer aux étudiants que d'autres chercheurs comme Bell et Yalom, luttant avec la même problématique, ont osé dépasser le redoutable Derrida pour admettre d'une façon très nuancée que le sujet autobiographique est dans une grande mesure construit dans le texte, mais elles continuent à croire que cette image textuelle se repose d'une façon ou de l'autre sur une expérience vécue, même si cette expérience n'est que le tremplin d'où l'imagination de l'auteur prend son essor (1990: 2).

Bien que Hans Robert Jauss ne soit pas un critique français, nous aimerions lui emprunter l'idée suivante pour en faire la motivation de base d'un cours de critique tel que nous venons de l'envisager: "[...] *art can lead men beyond the stabilised images and prejudices of their historical situation toward a new perception of the world or an anticipated reality*" (1982: 14). Par la création d'une plateforme pour la réflexion sur l'autobiographie, nous espérons amener nos étudiants de français langue étrangère à d'abord participer avec confiance au débat contemporain sur la connexion écriture-identité, et ensuite à mieux comprendre le contexte culturel dans lequel ils vivent pour finalement les préparer à mieux agir sur le monde qui les entoure.

Bibliographie

Abbot, H.P. 1988. *Autobiography, Autography, Fiction: Groundwork for a Taxonomy of textual Categories*. *New Literary History* 19(3): 598–615.

⁹. Voir H.P. Abott (1988: 600) à ce sujet: "*Bruss relies on speech-act theory [...] trying to do for autobiography what Austin, Searle, and Strawson sought to do for the study of speech: that is to move from a static to a dynamic conception of the field, to show how the communicative unit not only states, but performs*".

- Barthes, R. 1975. *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris: Seuil. 1966. *Critique et vérité*. Paris: Seuil.
- Bell, S.G. & Yalom, M. 1990. *Revealing Lives. Autobiography, Biography and Gender*. New York: SUNY Press.
- Bruss, E. 1976. *Autobiographical Acts*. Baltimore/London: The Johns Hopkins University Press.
- Culler, J. 1982. *On Deconstruction. Theory and Criticism after Structuralism*. London/Henley: Routledge & Kegan Paul.
- Derrida, J. 1967a. *L'Écriture et la différence*. Paris: Seuil. 1967b. *De la grammatologie*. Paris: Minuit. 1984. *Otobiographies: l'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*. Paris: Galilée.
- De Saussure, F. 1972. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Eagleton, T. 1983. *Literary Theory. An Introduction*. Oxford: Basil Blackwell.
- Eakin, P.J. 1992. *Touching the World. Reference in Autobiography*. Princeton: Princeton University Press.
- Genette, G. 1972: *Figures III*. Paris: Seuil.
- Gratton, J. 1986. *Roland Barthes par Roland Barthes: Autobiography and the Notion of Expression*. *Romance Studies* 8: 57–65.
- Gusdorf, G. 1980. Conditions and Limits of Autobiography. In Olney, J. (ed.), *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*. Princeton: Princeton University Press, pp. 28–48. 1991. *Auto-bio-graphie*. Paris: Odile Jacob.
- Lejeune, P. 1971. *L'autobiographie en France*. Paris: Armand. *Le pacte autobiographique*. Paris: Seuil.
- Jauss, H.P. 1982. *Toward an Aesthetic of Reception*. Brighton: The Harvester Press Limited.
- Jouve, V. 1993. *La lecture*. Paris: Hachette.
- Olney, J. (ed.) 1980. *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

Elisabeth Snyman lectures in French at the Rand Afrikaans University, where she is currently chairperson of this institution's French Department. Her research interests include autobiography, the œuvre of the French author Marguerite Yourcenar, literary theory and the French novel of the twentieth century.

Dr A E Snyman
French Department
Rand Afrikaans University
PO Box 524
Auckland Park 2006
aes@lw.rau.ac.za